Notes sur le Parc arboretum de Baleine

Par M. Auguste Chevalier.
Membre de l'Institut,
Professeur au Muséum

Un arrêté, du 18 janvier 1944, du Secrétaire d'Etat à l'Education nationale, pris sur la proposition de la Direction des Beaux-Arts, après consultation de M. le Directeur du Muséum, a classé comme site national le parc de Baleine situé sur la commune de Villeneuve-sur-Allier (Allier), appartenant à M. H.-M. de Rocquigny-Adanson descendant direct, à la cinquième génération, de l'illustre botaniste Michel Adanson.

Le 22 juin 1944, une Commission interministérielle, dirigée par M. de Chalup, Inspecteur régional des Sites et Monuments de la région de Clermont-Ferrand, représentant les Beaux-Arts, se rendait à Baleine et visitait le parc pour se rendre compte des mesures préservatrices qu'il conviendrait de prendre, d'accord avec le propriétaire. Cette Commission comprenait entre autres personnalités le signataire de ces lignes et M. A. Guillaumin, Professeur de Culture au Muséum.

« C'est la première fois, écrivait le lendemain un journal local, le *Progrès de l'Allier*, que le Muséum national d'Histoire naturelle dépêche des savants de cet établissement pour une visite officielle d'un parc privé, réputé de longue date au point de vue esthétique et scientifique ».

Les richesses botaniques de Baleine nous étaient connues depuis longtemps. Nous les avions examinées de près en parcourant le parc dans tous les sens pendant le séjour que nous fîmes au château de Baleine en 1933, étant l'hôte de M. de Rocquigny lorsque nous préparions le livre que nous avons consacré à la vie et l'œuvre de son aïeul Michel Adanson. Ce parc, par sa richesse en beaux arbres exotiques, est un des joyaux de notre pays. Déjà en 1908 le *Bulletin de la Société dendrologique de France* signalait « ses riches collections, remarquables entre toutes » et il ajoutait qu'il n'était pas possible de dresser un inventaire complet des richesses qui y sont accumulées tant elles sont nombreuses.

Aussi, lorsque au mois d'octobre 1940, M. H.-M. de Rocquigny-Adanson, à la suite des tristes événements qui s'abattaient sur notre pays, nous demanda l'appui du Muséum auprès des pouvoirs publics pour faire classer son parc et le mettre sous la sauvegarde de l'Etat,

nous n'eûmes pas un instant d'hésitation. Le regretté Professeur Louis GERMAIN, alors Directeur du Muséum, voulut bien signaler à la direction des Beaux-Arts l'intérêt que nous portions à ce magnifique arboretum. La proposition de classement a suivi son cours. Les Beaux-Arts y ont donné leur assentiment et un texte officiel est venu ratifier ce que nous souhaitions tant. Nous espérons que bientôt des mesures d'aménagement et d'entretien seront prises pour soulager le propriétaire qui s'est imposé jusqu'à ce jour de lourds sacrifices pour la conservation de ce précieux joyau. Nous nous proposons, dans les pages qui vont suivre, de donner un court aperçu sur l'histoire de l'arboretum de Baleine, sur les causes de sa réussite, sur ses richesses botaniques et sur son intérêt au point de vue scientifique, esthétique et économique.

ETENDUE ET SITUATION DU PARC. SOL ET CLIMAT.

L'arboretum de Baleine couvre environ 32 hectares d'étendue. Il occupe une légère dépression dans la plaine bourbonnaise (Vallée de l'Allier) à deux kilomètres de cette rivière et à une faible distance de la limite des départements de l'Allier et de la Nièvre. Il est situé à l'altitude de 227 m. Distant d'une quinzaine de Km. (au N.-W.) de Moulins ; on s'y rend en suivant la route nationale de Paris à Antibes. Une avenue, longue de 2 km environ, se détache à droite de la route et conduit à la cour du château. Le parc, complètement clôturé par un treillis en bois, est situé en arrière du château et ne s'aperçoit pas tout d'abord.

La commune de Villeneuve-sur-Allier ou Villeneuve-Aurouër, de laquelle dépend Baleine, s'étend, partie sur les alluvions récentes de l'Allier, partie sur les sables et argiles du Bourbonnais que l'on rattache au Miocène (burdigalien), remanié au Pliocène (on a trouvé aux environs de Moulins des arbres silicifiés qui dateraient de cette période). Des bancs sableux avec de petits galets alternent avec des lits d'argiles et de graviers plus ou moins stériles. Le sol est souvent acide et siliceux, mais parfois aussi il contient des traces de calcaire et il montre par places, une flore calciphile. Par exception, l'emplacement du parc se trouve sur des alluvions récentes avec un sol noirâtre et riche. La réaction du sol est légèrement acide mais on trouve aussi dans le sous-bois et les prairies quelques plantes calcicoles.

Tout le pays environnant est peu fertile.

« Il y a encore cent ans, écrit MENIER, le pays (les environs de Moulins) était couvert de bruyères et d'étangs ; le paysan très pauvre n'avait pas pu racheter la terre à ses anciens possesseurs et le métayage était la forme à peu près exclusive de tenure. Etant donné la pauvreté des terres, les grands propriétaires les divisaient

en exploitations de 70 à 80 hectares, étendue jugée nécessaire pour faire vivre une famille. A part quelques cultures de seigle et de pommes de terre, la plus grande partie du domaine était consacrée au parcours de moutons. Les maisons en colombage et torchis trahissaient la misère générale. Par contraste avec la Limagne du Sud, on avait donné à cette plaine monotone le nom de Sologne bourbonnaise ». (*Géographie du Plateau central*, 1935, p. 222).

Le pays s'est beaucoup transformé depuis cette époque et la transformation est l'œuvre des grands propriétaires, grâce à l'amendement, au drainage et au comblement des étangs : il produit de nos jours des céréales et des fourrages. Les prairies artificielles qui n'existaient pas ont été développées et les prairies naturelles améliorées. On élève aujourd'hui beaucoup de bœufs pour la production de la viande. C'est dans cette contrée déshéritée que Mme Aglaé Adanson vint, sur les conseils de M. Girard de Busson, résidant à Chantenay-Saint-Imbert, se fixer, en 1804, en achetant le domaine de Baleine. Elle fut sans doute une des premières à apporter des améliorations agricoles dans la contrée. « Lorsque je vins m'établir dans le pays que j'habite, a-t-elle écrit dans son livre *La Maison de Campagne*, je ne trouvai que des gens soumis à la plus mauvaise routine. Les ouvriers que j'employais et même mes voisins riaient et me plaisantaient de ce que j'entreprenais. Plusieurs années se passèrent... Cependant mes jardins, mes prés, mes plantations prospéraient à vue d'œil. Maintenant on ne trouve de bons fruits que ceux provenant de mes greffes, de bons légumes, que ceux que j'ai cultivés et chacun de m'en demander, en me priant d'y joindre des instructions... La vue de mes jardins me consolait de tout. La vie à la campagne offre mille avantages. Mais Aglaé Adanson allait rencontrer aussi des difficultés à surmonter.

Nous avons déjà parlé du sol presque partout ingrat.

Le climat de la plaine bourbonnaise est rigoureux et ne se prête guère à l'acclimatation des végétaux méridionaux. Il fallut donc faire un tri parmi ceux qu'elle se proposait de cultiver.

C'est un climat continental assez rude qui tient à la fois du climat Charolais et du climat auvergnat. Bien que les montagnes du Plateau central soient assez éloignées, leur influence se fait sentir, surtout dans les vallées comme celle de l'Allier, car ce sont aux basses altitudes que les plus grands froids sévissent. On a constaté à Moulins certains hivers des froids de — 20° et même — 27° ; les froids hivernaux de — 13° sont fréquents. Le Pin maritime, qui a succombé en Sologne pendant l'hiver 1879-1880, a résisté cependant aux hivers du Bourbonnais. En mai la température se relève brusquement ; alors surviennent des orages fréquents. Les étés sont souvent très chauds et secs et certains arbres, s'ils étaient plantés isolés, ne résisteraient pas à la sécheresse. La forêt vierge

artificielle constituée à Baleine crée certainement un microclimat et un complexe biologique très particulier qui permet aux essences de lutter à la fois contre les froids rigoureux, contre le vent et contre la sécheresse, car même en été le sol est imprégné d'humidité et l'état hygrométrique sous la voûte forestière est toujours voisin de la saturation ; la température est toujours assez tempérée. Cependant à Moulins, l'amplitude est de 17°6 entre janvier (2°) et juillet (19°6) ; la moyenne des pluies à Moulins pour vingt années est de 694 mm., alors que dans le S. du département, elle atteint et dépasse sur les collines 800 mm.

Mme Adanson s'était rendu compte dès 1836 de la rigueur de certains hivers à Baleine. Des arbres et des arbustes qui avaient parfaitement réussi à passer les hivers dehors, les premières années, finirent par succomber ou dépérir, en particulier le Laurier-tin, le Bibassier du Japon, l'Olivier, le *Buddleia*, le *Fuchsia coccinea*, le *Cobæa scandens*, le *Ligustrum japonicum*, le *Melia azedarach*, etc. L'*Hortensia* qui fleurissait, ne fleurit plus.

« Depuis quinze ans, écrit-elle, j'ai vu disparaître peu à peu toutes ces plantes sans qu'aucune tentative pour les cultiver au pied d'un bon mur de pierre ait jamais pu réussir. Mon jardin est bien moins frappé par la gelée que tout ce qui m'entoure et cependant beaucoup de mes plantes succombent par le froid. Si j'ai cessé de pouvoir conserver les plantes susdites, c'est que depuis vingt ans les hivers sont plus longs, plus froids et que cela va toujours croissant. Bientôt la température du Centre de la France où je suis sera celle du Nord. Aussi je pressens dans l'avenir de grands déboires pour les amateurs de collections. » Mme Adanson exagérait certainement. Les hivers rigoureux ne surviennent habituellement qu'à longs intervalles et au début de ses acclimatations elle avait sans doute eu la chance de n'avoir que des hivers bénins.

Il y a sans doute eu bien des éliminations causées les unes par le froid des grands hivers, les autres par la chaleur, ou la sécheresse des étés très chauds, mais le nombre des espèces qui ont résisté à de nombreuses années d'essais et qui semblent bien adaptées au climat bourbonnais est plus grand qu'on aurait pu le supposer *à priori*.

1. — Les origines du Parc et son développement de 1807 a 1852.

Sitôt fixée à Baleine, Mme Adanson (Catherine-Aglaé) se préoccupa d'aménager la propriété et d'y créer des jardins et un parc. On indique généralement 1805 comme point de départ de celui-ci, mais, selon Lassimonne, la plus grande partie n'aurait été plantée qu'en 1817. En 1825, le parc avait déjà assez d'allure pour qu'elle

dressât le catalogue des espèces qui y étaient cultivées. Près de 800 espèces et variétés d'arbres et d'arbustes sont déjà énumérées.

Elle se donna avec passion à ces plantations. Son père, le grand botaniste Michel Adanson (1727-1806) avait rêvé toute sa vie d'avoir un grand jardin botanique qu'il aurait planté à sa guise, suivant sa méthode naturelle. Au Sénégal, encore adolescent, il avait été chargé du Jardin de la Compagnie des Indes. De retour en France, il fut attaché, sur la recommandation du duc d'Ayen au jardin arboretum de Trianon, créé par Louis XV. Plus tard, le duc de Choiseul songea à l'envoyer à la Guyane où il aurait pu créer un jardin botanique. Evincé de Trianon en 1772, il crut un moment qu'il allait obtenir la place de Buffon au Jardin royal de Paris. Mais ce furent toujours des illusions.

Aglaé allait, après la mort de son père, réaliser son rêve. Mais les affinités botaniques des végétaux ne l'intéressaient point. Elle aimait les plantes simplement et n'avait point de prétentions scientifiques. Elle sût trouver un emplacement convenable pour en cultiver le plus grand nombre. Ce n'est pas auprès des botanistes qu'elle alla chercher des renseignements mais, plus pratique que son père, c'est à des horticulteurs expérimentés qu'elle s'adressa et en outre elle fit elle-même des essais, mettant sans cesse, comme elle le conseille aux dames qui veulent vivre à la campagne, la main à la pâte.

Nous savons peu de choses sur sa vie. Née à Paris en 1775, elle avait 17 ans lorsque sa mère l'emmena en Angleterre sous la Révolution. Elle rentra en France deux ou trois ans après. Jolie femme, pleine de talents, elle eût de hautes relations dans la capitale sous le Directoire, le Consulat et le début de l'Empire. Mariée à Jean-Baptiste Doumet elle en eût deux fils : Emile-Auguste et Paul-Anacharsis. Brusquement en 1804, elle renonce à la vie parisienne où elle est pourtant adulée et achète le domaine de Baleine comprenant quelques centaines d'hectares de terres alors médiocres : bois, prés, labours. Désormais et jusqu'à sa mort, survenue en 1852, elle va consacrer tout son temps à ses fermes qu'elle améliore, à ses jardins et surtout à son parc. Elle nous a laissé un tableau charmant de la vie qu'elle mène dans le Bourbonnais dans son livre *La Maison de Campagne*, écrit d'un style alerte et qui eût six éditions.

Son petit-fils Paul-Napoléon Doumet-Adanson raconte en ces termes la création du parc : « Vers le commencement de ce siècle, une femme d'intelligence, de savoir et d'énergie se dérobant spontanément, quoique jeune encore, aux séductions trompeuses de la vie mondaine, se fixait en Bourdonnais dans sa terre de Baleine. Tenant de son père, Michel Adanson, un goût prononcé pour les

études botaniques, passionnée pour la culture des arbres et des plantes, elle entreprit la création d'un parc d'expérience, où jusqu'au dernier jour de sa vie, elle ne cessa de réunir et d'observer toutes les espèces exotiques ou indigènes susceptibles de vivre sous le climat du centre de la France. Il y a 37 ans qu'Aglaé ADANSON (Madame DOUMET) n'est plus de ce monde, mais son œuvre lui a survécu et ses héritiers recueillent aujourd'hui le fruit de ses travaux et de ses essais de naturalisations [1] ».

Lorsque la plantation du parc débuta, il n'existait encore aucun livre français, en dehors des publications anciennes d'Olivier DE SERRES (une édition annotée est de 1804), de DUHAMEL DU MONCEAU, puis de René LE BERRIAYS renseignant sur les arbres exotiques à cultiver en France [2], mais dès la fin du XVIIIe siècle, on s'adonnait avec un grand engouement en France et en Angleterre à l'acclimatation de ces arbres en Europe occidentale. MICHAUX, père et fils, avaient fait connaître un grand nombre d'Arbres d'Amérique du Nord dont les graines et les jeunes plants commençaient à se vendre dans le commerce.

L'une des maisons françaises d'horticulture les plus renommées au début du XIXe siècle pour la vente de jeunes arbres était celle fondée aux portes de Paris par Jacques-Martin CELS, qui fut membre de l'Institut. A sa mort, survenue en 1806, son fils François CELS, supprima les pépinières d'arbres fruitiers mais développa la culture des végétaux de serre et de plein air et il contribua à répandre en France le goût des plantations d'arbres exotiques dans les parcs [3].

François CELS fut le principal fournisseur de Mme ADANSON en végétaux exotiques.

« J'avais pour lui, a-t-elle écrit, une prédilection. Il a tout fait pour encourager l'acclimatement des plantes conservées jusqu'alors sans discernement dans les serres et par le seul motif de maintenir rares et chères des espèces qui se seraient répandues sans ce calcul. M. CELS a favorisé et stimulé mon goût pour l'horticulture. Sans lui peut-être je ne m'y serais pas adonnée. Reconnaissance à sa mémoire ».

Elle eût la main très heureuse dans le choix de l'emplacement du parc. C'est vraiment le seul endroit de la propriété de Baleine qui convenait pour une telle destination [4]. Le sol y est riche et profond et repose sur une couche d'argile imperméable de sorte

1. Conférence à la Société d'Horticulture de Nevers, le 8 décembre 1888.

2. L'ouvrage de René DESFONTAINES : Histoire des Arbres et Arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France est de 1809.

3. VENTENAT. Le Jardin de J. M. Cels, Paris, 1800. — LE TEXNIER. Une famille de jardiniers : les Cels. Broch. in-12 (Bibl. Mus. 180, 428).

4. Cependant Aglaé avait remarqué aussi sur sa propriété, sur le domaine de La Paire un autre endroit tourbeux, dont le sol eut convenu également (Renseignement de M. H.-M. de Rocquigny.).

que l'eau existe en profondeur en toute saison. Ce devait être alors un bois marécageux. Peut-être existait-il aussi des étangs que l'on assécha. Un bois de Chêne pédonculé, mélangé à du Charme, du Bouleau, des Tilleuls, du Frêne, des Ormes et de l'Aune devait occuper le terrain.

La propriétaire ne se contenta pas d'acheter des plants ou des graines et de diriger les travaux. Elle nous apprend que souvent c'était elle qui plantait et bouturait. Elle fit creuser des fossés profonds et des douves pour drainer le sol. Elle eût le bon goût de laisser subsister les arbres indigènes les plus remarquables : Chênes, Ormes, etc. Quelques-uns des vieux arbres qui subsistent de nos jours sont sans doute antérieurs à la plantation. Du reste tous les arbres indigènes du Bourbonnais (Tilleuls, Frênes, Châtaigniers, Hêtres, Charmes, Ormes, Peupliers, etc.) se mélangent harmonieusement, dans le parc, aux essences introduites.

Son livre *La Maison à la Campagne* fourmille d'observations judicieuses qui montrent que rien ne lui échappait. C'est ainsi qu'elle raconte qu'elle fit dans ses bois des taillis de Chêne *(Quercus pedunculata)*, le seul qui soit spontané dans la région. Elle semait les glands en planches sur du terreau et repiquait la deuxième année.

« Cette opération, écrit-elle, n'est pas plus longue que celle d'un semis en rayons et pas un de mes Chênes ne manque... On se demandera pourquoi je plante à deux pieds de distance. C'est parce que plus le plant est serré, plus il s'élève promptement et c'est le seul moyen d'avoir de beaux sujets bien filés. On éclaircit facilement ensuite. Je ne puis engager les planteurs en grand à suivre ma méthode justifiée par l'expérience ; que du moins ceux qui forment des parcs la mettent en pratique. Ils s'en trouveront bien. »

A l'article *Rhododendron*, elle indique comment il faut cultiver ces arbustes.

« On les propage de marcotte, de greffe par approche ou de semis. Les semis se font avec des graines fraîchement récoltées que l'on sème en pots avec de la terre de bruyère tamisée... A la seconde année les jeunes Rhododendrons sont bons à mettre en place et donnent des variétés nouvelles et même des sortes à fleurs doubles. Les Azalées se multiplient de la même manière (de graines) et plus aisément de marcottes... Je n'ose pas dire qu'on peut les greffer, car maintenant on abuse tellement de ce procédé calculateur qu'on ôte entièrement aux acheteurs la possibilité de multiplier chez eux les variétés qu'ils paient pourtant si cher. Ces greffes durent peu, végètent faiblement et sont perchées au plus haut possible pour l'espèce en sorte qu'il faut racheter et toujours racheter. Alors on renonce aux collections de ce genre... De même pour les Rosiers. On doit faire tous ses efforts pour multiplier les variétés que l'on

possède greffées, par marcottes ou par boutures, en les essayant de toute façon, en toutes saisons et dans des situations différentes ; quelques espèces sont rebelles, les autres s'enracinent à la longue. » Elle conseillait aussi de faire de nombreux semis de toutes sortes afin d'obtenir de nouvelles variétés. Elle tenait des registres de travaux d'agriculture où étaient consignées toutes les opérations journalières faites aux champs et aux jardins.

Dès 1825, le Parc dont Madame Adanson nous a laissé un catalogue renfermait environ 800 espèces ou variétés d'arbres ou d'arbustes exotiques. On ne sait pas si ce nombre s'accrut beaucoup par la suite, mais il n'est pas douteux que jusqu'à sa mort, survenue en 1852, elle continua à enrichir ses collections.

II. — La vie du parc de 1852 a 1944.

L'entreprise à laquelle Aglaé Adanson avait consacré sa vie lui survit depuis bientôt un siècle.

Quatre générations de descendants ont donné leurs soins à l'embellissement du Parc.

Le fils cadet, Paul-Anacharsis Doumet (1800-1880), qui avait passé presque toute sa vie auprès de sa mère et était resté célibataire, hérita de la propriété de Baleine et continua à entretenir la collection vivante jusqu'à sa mort en 1880 mais on sait peu de choses sur lui. On rapporte que dès son adolescence sa mère lui avait donné une parcelle du parc à entretenir lui-même afin de l'intéresser à sa conservation et à son enrichissement. Il se consacra de son mieux à cette mission toute sa vie. A sa mort, le beau domaine passe aux mains d'un petit-fils d'Aglaé, Paul-Napoléon Doumet, connu ensuite sous le nom de Doumet-Adanson, la chancellerie lui ayant permis d'ajouter à son nom celui de son illustre aïeul.

Paul-Napoléon était fils unique de l'aîné des enfants d'Aglaé, Emile-Auguste Doumet (1796-1869) qui avait épousé vers 1830 la fille du général Jubé de la Pérelle, nièce de Lacépède. Emile Doumet avait fait une brillante carrière dans l'armée, débutant avec Napoléon Ier dans la campagne de Russie, puis il était monté en grade sous la Restauration et sous Louis-Philippe. En 1848, il prit sa retraite et se fixa à Cette (Sète) où son père Jean-Baptiste-Marie Doumet (1767-1848) venait de s'éteindre. Emile Doumet, nommé maire de Cette en 1849, devint député de l'Hérault peu de temps après. Mais il nous intéresse surtout comme naturaliste et collectionneur. Dès 1816, âgé de vingt ans à peine, par suite de son licenciement de l'armée qui dura quatre ans, il eût des loisirs et les employa à collectionner tout ce qu'il pouvait rencontrer de curieux dans les trois règnes de la nature. Retraité, il consacra

une partie de son temps pendant les vingt années qui suivirent à étendre ses collections et à y joindre aussi des objets d'art, des antiquités, des curiosités de toutes sortes, constituant sur une vaste échelle ce que l'on nommait au XVIIIe siècle un « cabinet ». Toutefois il donna la première place à l'histoire naturelle et spécialement à la conchyliologie. Il fonda un musée immense, grand bâtiment de 400 pieds de long, musée privé »... Enfin, émule de sa mère, il créa aussi, dans sa propriété de Cette, un jardin botanique, une orangerie et de vastes serres où furent rassemblés dix mille caisses et vases renfermant des plantes de tous les pays et en particulier une série incomparable de Cactées. Aglaé et son fils avaient donc réalisé le rêve de leur père et grand-père, le vieux naturaliste ADANSON.

A la mort d'Emile DOUMET toutes les collections de Cette passèrent entre les mains de son fils Raoul-Paul-Napoléon. Celui-ci les étendit encore, au cours de voyages qu'il fit à travers la France, en Italie, en Afrique du Nord. Se consacrant de préférence à la botanique, à l'ichtyologie et à l'entomologie, il publia quelques notes relatives aux Poissons de la Méditerranée, à des herborisations dans les Cévennes et au Mont Viso et surtout à l'Afrique du Nord. Son ami le botaniste Dr Ernest COSSON l'avait intéressé à l'étude de la flore de l'Algérie et de la Tunisie et il fit d'abord en 1874, puis en 1880-1883 deux ou trois voyages sur les confins du Sahara et en Tunisie. Paul-Napoléon DOUMET (DOUMET-ADANSON) fit ainsi partie en 1883 de la Commission scientifique chargée de l'exploration botanique de la Tunisie. Il avait succédé à son père comme président de la Société d'Horticulture et d'Histoire naturelle de l'Hérault.

Ayant hérité du domaine de Baleine à la mort de son oncle Anacharsis, en 1880, il résolut de venir y habiter et d'y transporter tout son musée de Cette, ainsi que les plantes d'orangerie et de serre. Dès lors les collections vivantes du parc et des jardins de Baleine, ainsi que le musée qui vint rejoindre le vieux cabinet d'ADANSON qu'Aglaé avait conservé intact (en laissant tous les matériaux dans les meubles où ils étaient du temps de son père avec leur étiquetage), constituèrent un ensemble unique en France. On a écrit que c'était alors la collection d'histoire naturelle française la plus riche après celle du Muséum de Paris. Peu à peu elle s'est disloquée, les descendants ayant bien voulu notamment céder à notre Muséum national celles des collections qui offraient un véritable intérêt pour la science. Mais le Parc de Baleine est resté entre les mains de la famille Adanson et a continué à s'enrichir.

Paul-Napoléon s'intéressa particulièrement aux arbres. Président de la Société d'Horticulture de l'Allier, puis de la Société d'émulation du Bourbonnais, de la Commission météorologique de

l'Allier, il fut dans sa petite région un véritable animateur pour les sciences naturelles. Fixé à Baleine il se consacra particulièrement à la météorologie locale et à l'étude de l'action du climat sur les arbres exotiques.

Dans sa propriété, il donna une grande partie de son temps à l'embellissement du parc et il lui consacra ses ressources. Les notes écrites qu'il a laissées sont malheureusement rares. La notice qu'il a publiée sur le rôle des essences forestières dans le reboisement montre qu'il connaissait particulièrement bien les arbres. Dès son arrivée dans l'Allier il était entré en rapports avec l'horticulteur-paysagiste Treyve-Marie de Moulins et Yzeure qui lui procura de nombreux arbres et arbustes nouveaux qui sont venus accroître les plantations du parc de Baleine [1].

Doumet-Adanson avait deux filles dont l'une mourut en bas âge, l'autre, Louise, épousa, vers 1885, M. Guillaume de Rocquigny descendant d'une vieille famille normande. A la mort de son beau-père, en 1897, celui-ci vint se fixer à Baleine et ajouta à son nom celui d'Adanson. Le parc était encore une fois en bonnes mains. Il fut entretenu avec soin et enrichi progressivement de quelques nouveautés. G. de Rocquigny-Adanson s'intéressa du reste aux arbres de la collection. Il publia à partir de 1898, dans le Bulletin scientifique du Bourbonnais, quelques notes sur le genre *Adansonia* et sur quelques arbres de Baleine qui attirèrent l'attention. Jusqu'à cette époque l'Arboretum de Villeneuve-sur-Allier n'avait pas fait parler de lui. C'est à partir de ce moment que quelques naturalistes s'y intéressèrent. En 1909, la Société dendrologique de France, fondée en 1905, par R. Hickel et par M.-A. Dode s'y rendit en excursion et dans le compte-rendu, elle fit mention des arbres les plus beaux de « ces riches collections, remarquables entre toutes par l'âge et le développement magnifique des arbres ». Elle y revint encore le 20 juillet 1912 à l'occasion du Congrès de l'Arbre et de l'eau, qui tint l'une de ses sessions à Moulins, attiré par les collections des établissements Treyve et par le parc de Baleine. Les membres de la Société d'émulation du Bourbonnais le visitèrent aussi à la même époque. Cette riche collection d'arbres exotiques centenaires avait déjà acquis en 1914, chez les dendrologues, une réputation qui allait bientôt s'étendre au-delà de nos frontières.

G. de Rocquigny-Adanson mourut en 1904 ; il avait une fille et deux fils, l'un, François, est mort pour la France en 1915, l'aîné, Hugues-Michel, entra en possession du domaine de Baleine en 1914, mais il s'en occupait déjà en 1908 ; le parc était resté indivis

1. Les établissements Treyve ont été et sont encore parmi les plus importants introducteurs d'arbres et d'arbustes exotiques en France. On sait que c'est à eux qu'est due la plantation du Parc de l'établissement Thermal de Vichy.

de 1904 à 1914. Le comte H.-M. DE ROCQUIGNY-ADANSON aidé de ses trois fils, Michel, Guillaume et François, veille avec dévotion à la conservation du magnifique joyau que lui ont légué ses aïeux. Cette conservation n'est pas une sinécure. Il faut entretenir les allées et les pelouses, faire ça et là des éclaircies judicieuses dans le fouillis de végétation, certaines espèces, souvent les moins intéressantes menaçant de tout envahir. Il faut refaire périodiquement les fossés et les clôtures ; il faut aussi entretenir des pépinières et faire de temps en temps l'achat de nouvelles espèces. Il faut mettre les jeunes arbres à l'abri des dévastations que peut causer le gibier.

Les naturalistes et les dendrologues trouvent constamment à Baleine l'accueil le plus courtois, mais Baleine est aussi parfois visité par des vandales qu'il faut surveiller pour les empêcher de mutiler les arbres et de razzier des gerbes de fleurs. Espérons que désormais le parc, avec l'aide de l'Etat, sera à l'abri de toutes déprédations.

III. — LE PARC DE BALEINE AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE.

Si l'on en excepte les parcs annexés à quelques jardins botaniques (Muséum de Paris, Montpellier, Dijon, Nantes, Angers, Caen, etc.), tous de faible étendue, Baleine est la collection d'arbres exotiques la plus ancienne et la plus étendue que nous possédions en France [1].

Grâce à son ancienneté, il a pu s'y faire pendant les 130 années de son existence une sélection remarquable d'arbres introduits ; ceux qui ont survécu depuis tant d'années et qui se reproduisent peuvent être considérés comme bien acclimatés. Il est à remarquer que certains y prospèrent mieux et y sont plus beaux que dans leur pays d'origine. Par suite des changements profonds dans le climat survenus au quaternaire, la répartition actuelle des espèces végétales en Europe est telle que certaines, le Pin sylvestre par exemple, ont disparu de contrées où elles existaient antérieurement et où elles peuvent vivre aujourd'hui si on les y réintroduit. D'autres espèces originaires de contrées lointaines peuvent être acclimatées en des points du globe où elles n'ont jamais vécu, pourvu que la

1. Le parc de Verrières (VILMORIN-ANDRIEUX) a été planté entre 1815 et 1820 mais il est de faible étendue ; l'Arboretum des Barres, dans le Loiret, a été commencé par Ph. André DE VILMORIN en 1823 et cédé à l'Etat en 1866 ; le Fruticetum de la même localité date de 1896. L'Arboretum A. LAVALLÉE à Segrez, près Arpajon, créé à partir de 1857 a disparu depuis longtemps. L'Arboretum de la Maulévrie, près Angers, fondé par G. ALLARD en 1882, devenu propriété de l'Institut Pasteur, ne couvre que 4 hectares. La collection d'arbres exotiques réunie par DODE à partir de 1907, aux Thiollets par Jaligny (Allier), sur des terrains escarpés, est très dispersée et son avenir est incertain. Enfin, l'Arboretum de Pezanin, dans les montagnes du Charolais, à 50 km. à l'E. de Baleine, créé par Ph. DE VILMORIN en 1907, et passé aux mains de l'Etat vers 1925, situé presque sous le climat de Baleine mais à 400 m. d'altitude, est aussi une belle réalisation, mais il est postérieur de cent ans à Baleine et une partie de ses arbres ont eu beaucoup à souffrir des derniers hivers rigoureux.

climatologie de ces points ne soit pas trop différente de celle des lieux d'origine. Comme l'a montré A. DE CANDOLLE dans sa *Géographie botanique raisonnée*, l'aire des espèces n'est pas fixe. Dans leur répartition actuelle, des causes antérieures biogéographiques ou géologiques ont joué un grand rôle. Aussi de nos jours, une espèce peut être spontanée, en des endroits moins favorables à sa prospérité que dans d'autres où elle manque et où l'homme peut l'introduire. Aussi l'acclimatation est-elle appelée à devenir une véritable science capable de modifier la couverture végétale du globe. Les premières expériences d'acclimatation d'arbres comme celles de Baleine offrent un immense intérêt et doivent être étudiées de près.

Dans une publication récente [1], le savant dendrologue A. HICKEL après avoir écrit qu'il avait recherché en vain dans les domaines de Denainvilliers et du Monceau, près Pithiviers, les arbres exotiques qui y avaient été plantés à la fin du XVIIIe siècle par le célèbre agronome naturaliste DUHAMEL DU MONCEAU ajoutait :

« ... Quels enseignements on eût pu tirer de ces expériences si les sujets nous avaient été conservés. C'est hélas trop souvent le sort des expériences entreprises par des particuliers. Trop rarement se manifeste en effet de génération en génération l'esprit de suite nécessaire à la poursuite de ces expériences et on doit s'estimer heureux quand de semblables créations passent aux mains de l'Etat, comme les Barres, ou d'établissements impérissables comme l'Institut Pasteur, l'Académie d'Agriculture, etc. Et encore pourrait-on objecter que les plantations d'exotiques faites par les MICHAUX dans les forêts domaniales ou les parcs nationaux n'ont guère eu un sort meilleur que celles faites par DUHAMEL ».

Ce qui donne un intérêt plus grand encore aux plantations de Baleine, c'est qu'elles furent faites dès l'origine par une femme-naturaliste qui avait le génie de l'acclimatation, qui sut mettre chaque espèce à la place qui lui convenait et fit un groupement remarquablement coordonné pour que les végétaux les plus divers ainsi groupés tirent des bénéfices réciproques de leur agencement. L'ensemble de l'Arboretum forme aujourd'hui un complexe biologique aussi stable qu'une association naturelle. Un grand nombre d'espèces s'y réensemencent d'elles-mêmes sur les places libres quand on supprime des individus gênants, ou qu'ils s'éliminent d'eux-mêmes par les ouragans ou par sénilité. En pratiquant des éclaircies judicieuses comme on l'a fait jusqu'à ce jour, on maintient le complexe dans un état de prospérité tel qu'on dirait en vérité un coin de forêt vierge absolument harmonique et stable. Ce n'est pas le côté le moins original de ce groupement végétal,

1. *Bull. Soc. Dendrol. France*, 1921, p. 17-18.

artificiel à l'origine, et qui a pris à la longue l'apparence d'une formation naturelle. Voici donc une association artificielle aussi stable qu'une association climatique finale. Il faut admettre avec PALMGREN que sur un terrain libre, sans soins particuliers, des espèces innombrables d'origines diverses, groupées sous un climat qui leur convient, en tenant compte du tempérament de chacune peuvent vivre en association et prospérer également bien. En un mot, comme l'a soutenu D. HAYATA, à propos du Mont Fugi dont la végétation, détruite par une éruption volcanique, se reconstitua différente quelques années plus tard, c'est le hasard qui règle la distribution des plantes en association[1]. Les phytogéographes devront donc réviser l'idée qu'ils se font de l'association végétale et renoncer à cette nomenclature étrange dans laquelle une espèce sert de chef de file à d'autres, dites caractéristiques, dominantes, etc.) qui seraient là parce qu'elles doivent y être. En réalité, c'est le hasard et souvent l'intervention humaine qui sont des facteurs au moins aussi importants que le climat pour maintenir en leur état les associations végétales. Quand elles évoluent, c'est souvent aussi le hasard qui en décide. Mais dans tous les cas, l'homme en intervenant peut jouer un rôle décisif. La sociologie végétale pour être une science doit devenir expérimentale. L'arboretum quand il est dirigé par des personnes ayant l'esprit d'observation comme Aglaé ADANSON et ses successeurs devient une expérience d'une grande portée scientifique, surtout si l'expérience est suivie pendant plus d'un siècle comme c'est le cas actuel.

Un naturaliste qui prendrait comme sujet de recherches l'étude détaillée de l'association végétale réalisée à Baleine, en examinant sur le terrain pendant des mois toutes les espèces qui composent ce remarquable complexe végétal et qui analyserait tous les facteurs dont il est la résultante apporterait sûrement de précieux éclaircissements à la phytosociologie.

Une tâche préalable est à accomplir : c'est l'identification de toutes les espèces et variétés qui composent cette belle collection, tâche délicate car à part une centaine d'arbres ou d'arbustes étiquetés et relevés sur le plan, les autres ne portent aucune appellation. Le botaniste qui voudra s'atteler à ce travail aura une besogne ardue à remplir car sur une grande partie du parc c'est un fouillis désordonné d'espèces diverses. On peut donner le chiffre très approximatif de 1.000 ou 1.200 espèces et variétés vivant ainsi en mélange. En 1825, Mme ADANSON en comptait déjà 800 (y compris

1. HAYATA renferme dans ce mot *hasard* tout un groupe de causes que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons pas étudier indépendamment une par une et que par conséquent nous sommes obligés de considérer collectivement comme une entité (HICKEL : Succession des espèces végétales au Mont Fugi (*Bull. Soc. Dendrol.*, 15 mai 1931, p. 33).

les indigènes). Certaines ont pu disparaître mais un assez grand nombre d'autres ont été introduites depuis, notamment des Conifères et les arbustes d'ornement. Enumérer ici les espèces les plus remarquables qui existent d'après les catalogues, serait un travail fastidieux. Il faut tout d'abord réviser les noms et donner de chaque individu remarquable une détermination exacte. Ce travail sera long, mais il est indispensable. Il sera du reste intéressant pour le botaniste qui l'entreprendra car il y a de grandes probabilités pour qu'il découvre quelques espèces et variétés inédites et des hybrides nouveaux qui ont dû se produire spontanément entre espèces du même genre vivant les unes près des autres. Sur la plupart des arbres ordinairement très sains, pleins de vigueur, fleurissant et fructifiant presque tous chaque année, il pourra faire quantité d'observations biologiques neuves.

A notre avis, le mieux pour faire cet inventaire sera de donner à chaque arbre et arbuste un numéro d'ordre et de reporter ce numéro sur un plan à grande échelle. Puis au fur et à mesure des floraisons et des fructifications on ferait un herbier de specimens se rapportant aux divers numéros. Ces specimens déposés à l'Herbier du Muséum de Paris pourraient y être identifiés par des spécialistes.

Les parties les plus intéressantes du parc pourraient en outre être photographiées ou filmées à diverses époques de l'année.

Une collection aussi précieuse et aussi riche en plantes vivantes est appelée à fournir dans l'avenir, quand elle sera bien étiquetée, des matériaux de toutes sortes pour la recherche scientifique.

IV. — Le Parc de Baleine comme site.

La principale attraction du Parc de Baleine au point de vue touristique est la variété et la beauté de sa végétation aux diverses époques de l'année.

Dans cette Sologne bourbonnaise, au paysage si monotone, on est surpris, dès qu'on a franchi la cour du château et dépassé les douves, de voir surgir ce massif verdoyant d'arbres entremêlés, aux aspects les plus variés dont certains portent leur cime à 30 ou 40 mètres au-dessus du sol. Dans le sous-bois et sur la lisière des clairières habilement ménagées çà et là, se montrent des arbres de plus faible taille, des arbustes et par endroits d'humbles arbrisseaux, ou même des herbes indigènes ou exotiques s'entremêlant dans le plus beau désordre et au printemps formant des mosaïques multicolores. On a vraiment l'illusion d'une forêt vierge tropicale en miniature. Par la présence de Conifères et de feuillus entremêlés, par l'association d'arbres et d'arbustes les uns à feuilles caduques, les autres à aiguilles ou à feuilles persistantes du type laurier ou

troëne, on se croirait transporté dans la forêt primitive des montagnes du Nord de l'Indochine ou du Sud de la Chine. Il n'y manque que les épiphytes et les lianes, et encore par endroits des Glycines escaladent la cime des arbres, des Smilax ou des Clématites et des Passiflores grimpent sur les buissons.

La physionomie du parc change à chaque saison et c'est un constant renouveau.

Au premier printemps, lorsque la plupart des arbres n'ont pas encore repris leurs feuilles, le sol jonché par endroits de cônes de pins s'émaille de fleurs indigènes ou exotiques (car il existe aussi beaucoup de plantes herbacées naturalisées) qui parent le sous-bois. Puis en mai les Chênes d'espèces variées, les bouleaux, les frênes, les juglandacées, etc... épanouissent leurs jeunes feuilles mordorées. Vers la fin de mai c'est une orgie de fleurs : Rhododendrons et Azalées aux variétés innombrables, aux fleurs somptueuses, de coloris variés, forment un décor féérique. Il faut voir aussi le parc en été par les journées chaudes lorsque la voûte des arbres aux feuilles coloriées en vert de tous les tons projette un frais ombrage sur le sol, tout en permettant encore à quelques fleurs du sous-bois, tels les cyclamens, d'épanouir leurs jolies fleurs. L'atmosphère est lourde et humide comme dans une forêt vierge tropicale, A l'automne, c'est encore un nouveau changement de décor. Les feuilles avant leur chute prennent les coloris les plus rutilants depuis les jaunes et les ocres les plus divers jusqu'au pourpre des Chênes d'Amérique ; les Conifères avec leur silhouette sombre ou glauque tranchent sur cet ensemble où s'entremêlent l'or et le pourpre. Puis à l'approche de l'hiver, les feuilles tombent, des fruits de toutes sortes jonchent le sol. Ils seront le point de départ de semis de plantules qui feront leur apparition au printemps suivant.

On peut aussi en toute saison admirer le port altier de certains arbres : les beaux cèdres centenaires, les séquoias géants, les chênes robustes, les flèches élaneées de certains *Abiès*, les beaux pins Laricio de Corse et ceux de Calabre ou d'Autriche, le Blue Pine de l'Himalaya, le magnifique *Pseudotsuga Douglasi* d'Amérique, enfin une foule d'autres arbres remarquables que nous ne sommes pas habitués à rencontrer dans les parcs en France.

V. — Les enseignements pratiques du Parc de Baleine relatifs a la sylviculture.

Ce n'est pas seulement au point de vue scientifique et esthétique que le Parc de Baleine nous intéresse. Une expérience méthodique d'acclimatation d'arbres exotiques qui se poursuit depuis 130 ans constitue une chose très rare sinon unique en France. Par l'examen des arbres qui ont survécu depuis l'origine ou qui ont été plantés

postérieurement et parmi lesquels certains ont pris un splendide développement, on peut se rendre compte des mérites des diverses espèces étrangères implantées chez nous comme essences de reboisement, ou comme sources de bois d'œuvre ou de bois de feu. On peut juger de leur rusticité et de la rapidité de leur développement, du moins sur des sols analogues à celui de Baleine et sous un climat comparable à celui de la plaine bourbonnaise. On peut enfin y récolter des graines pour répandre ces essences.

Il ne s'agit pas de substituer partout de nouvelles essences à nos arbres indigènes dont certains comme les Chênes, les Hêtres, les Frênes, les Ormes, les Pins et Sapins donnent des bois qui nous sont indispensables. Mais parmi les arbres exotiques acclimatés à Baleine, il en est qui se sont montrés complètement rustiques, résistant aux hivers les plus rigoureux, fournissant aussi des bois de qualité et croissant parfois plus rapidement que les espèces indigènes. Baleine nous fournit à cet égard de précieux enseignements. Certes il existe en France d'autres Arboretums, en particulier ceux des Barres (Loiret), de Verrières et Grignon (Seine-et-Oise), d'Harcourt (Eure), de la Maulévrie (Maine-et-Loire), de Geneste et de Catros (Gironde), de Pezanin (Saône-et-Loire), mais aucun n'a l'ancienneté de Baleine et ne présente un mélange aussi grand de beaux arbres.

M. Doumet-Adanson énumérait déjà en 1888 les données pratiques que l'on pouvait à cette époque tirer du Parc de Baleine.

Pour réagir contre la déforestation, il conseillait de recourir à des essences exotiques qui, tout en donnant de bons produits, croissent plus rapidement que ne le font nos essences indigènes et raccourcissent ainsi le délai que nécessitent celles-ci pour acquérir le développement suffisant pour que leur exploitation soit avantageuse.

On ne doit pas naturellement planter n'importe quelle essence. Il faut être très circonspect. Dans de nombreux essais tentés sur des arbres étrangers, beaucoup qui avaient paru donner les plus grandes espérances durant une longue période ont fini par succomber à des hivers trop rigoureux, exceptionnels peut-être, mais qui pourtant peuvent se produire de temps à autre. Tels sont les Cèdres du Liban, de l'Atlas et de l'Himalaya, les Pins Laricio et maritime ; n'oublions pas que ces derniers qui couvraient déjà d'immenses espaces en Sologne, ont été anéantis par l'hiver de 1879-80, tandis que le Pin noir d'Autriche n'en a nullement souffert.

Et M. Doumet-Adanson énumérait une longue liste d'arbres exotiques qui avaient déjà fait leurs preuves à Baleine en 1888, c'est-à-dire environ 70 ans après leur plantation et qui subsistent de nos jours, âgés parfois de 120 ou 130 ans, ayant atteint un splendide développement.

Nous reproduisons ci-après, presque textuellement, les renseignements que M. Doumet-Adanson donne sur les espèces qui semblaient déjà très intéressantes de son temps.

« Parmi les nombreuses espèces originaires de l'Amérique du Nord, des hautes vallées de l'Himalaya et du Caucase, de l'Asie-Mineure et de certaines contrées montagneuses de l'Europe, il en est beaucoup dont les expériences entreprises en France, en Angleterre et en Allemagne, et les deux hivers exceptionnellement rigoureux subis depuis vingt ans, ont prouvé la complète rusticité sous notre climat du centre.

« L'Amérique du Nord nous offre les plus précieux des Conifères : le *Pinus tæda* ou Pin d'encens, le *P. rigida*, qui sont appropriés à presque toutes les natures du sol et fournissent une grande partie des bois américains connus sous le nom de *Pitch pin*, ils pourront avantageusement remplacer le Pin maritime et le Pin Laricio dans les grandes plantations du centre de la France. Ils prendront place à côté du Pin noir d'Autriche et du Pin sylvestre qui donnent des bois de moins bonne qualité.

« Le Pin du Lord Weymouth *(P. Strobus)* depuis longtemps si répandu dans les cultures d'agrément, essence précieuse pour les terrains un peu bas et marécageux, est doué d'une rectitude de tige et d'une rapidité de croissance que l'on ne retrouve que chez certaines espèces de Sapins. Si son bois est peut-être plus léger et plus tendre que celui des autres Pins, la régularité de ses couches ligneuses doit le faire apprécier pour la menuiserie ; c'est lui qui fournit aux Américains la plus grande quantité de la résine et de l'essence de térébenthine qu'ils expédient en Europe. La plantation du *P. Strobus*, soit en grandes masses, soit en mélange dans les bois, serait aussi des plus avantageuses.

« Les forêts de la Californie et du Canada contiennent les plus beaux sapins connus. L'un des plus précieux est sans contredit le Sapin de Douglas *(Abies Douglasi* ou *Pseudo-tsuga Douglasi)*, dont le bois porte aussi le nom de *Pitch pin*. Cet arbre magnifique, d'une rare élégance de port et de feuillage, qui atteint dans son pays 100 mètres de haut et 10 à 12 de circonférence de tronc, est d'une rusticité absolue sous notre climat où il croît en outre avec une rapidité qui lui fait dépasser en quelques années tous ses voisins, même les plus vigoureux. Nous pourrions montrer des *Abies Douglasi* ayant atteint 18 mètres de hauteur en quinze à seize ans, bien que plantés isolément et n'étant pas conséquemment forcés de s'élever rapidement pour chercher l'air au milieu de leurs voisins. C'est, à notre avis, le plus recommandable de tous les Sapins pour opérer un reboisement rapide et, à ce titre, il est bien préférable à son compatriote américain le Sapin du Canada *(Hemlock Spruce)* et surtout au *Sequoia gigantea* : le géant du règne végétal.

Le premier, arbre des plus élégants et des plus rustiques, est loin de croître aussi rapidement et d'atteindre les mêmes proportions en Europe ; le second, dont il existe en Californie des specimens de 120 mètres de haut et de 30 mètres de circonférence de tronc, n'a pas encore suffisamment fait ses preuves chez nous pour que l'on puisse apprécier avec certitude sa valeur comme arbre forestier ou comme producteur de bois d'œuvre.

« Parmi les Conifères américains, l'un des plus précieux en vue de la culture industrielle, bien qu'il n'atteigne pas les grandes proportions des Pins et des Sapins, est sans contredit le Génévrier de Virginie, longtemps désigné dans les catalogues sous le nom de Cèdre de Virginie, quoiqu'il n'offre aucun des caractères du genre Cèdre. Arbre élégant, tant par son feuillage et par son port pyramidal, que par ses petites et nombreuses baies d'un bleu d'azur, le *Juniperus Virginiana* ne s'élève jamais à plus de 12 à 13 mètres avec un tronc d'environ un mètre de circonférence ; il croît facilement dans tous les sols, se resème abondamment de lui-même et produit un bois coloré en rouge violet, odoriférant, d'un grain doux, serré et fin, susceptible d'un beau poli, ce qui le fait employer à la confection des crayons et le rendrait précieux pour la bimbeloterie, l'ébénisterie et la marqueterie. On ne saurait trop en recommander la plantation en mélange dans les reboisements.

« C'est encore l'Amérique du Nord qui nous fournira l'un des plus beaux arbres de la tribu des Cupressinées, le Cyprès chauve ou Cyprès de la Louisiane, *Taxodium distichum*. Ce beau Conifère, au port robuste et majestueux, peut s'élever à 30 mètres et acquérir 3 à 4 mètres de circonférence de tronc en moins d'un siècle, ce qui ne l'empêche pas de fournir un bois dur et de belle qualité. Spécialement adapté aux terrains frais, humides et marécageux, le Cyprès chauve est précieux pour les bords des rivières dont il fixe les berges mieux que les estacades, en implantant jusque dans l'eau ses puissantes racines qui produisent des nodosités en forme de genoux, sortes de grosses bornes qui neutralisent l'action érosive des crues et des courants. N'aurait-il que cette propriété, cet arbre éminemment rustique devrait être l'objet d'importantes plantations de la part des propriétaires de bords de rivières.

« Pour ne pas quitter la tribu des Conifères, nous passerons sur l'ancien continent où nous trouverons aussi plusieurs espèces particulièrement recommandables. C'est d'abord l'*Abies Nordmanniana*, grand et bel arbre du Caucase et de la Crimée. Puis, l'*Abies Cilicica* des montagnes de l'Asie-Mineure, qui ne le cède en rien au précédent. L'un et l'autre sont bien supérieurs, comme rapidité de croissance, au Sapin argenté ou Sapin de Normandie.

« Enfin, nous appellerons l'attention sur une espèce de moins grande dimension regardée jusqu'à présent comme un pur arbre

d'ornement. C'est le Pinsapo *(Abies pinsapo)*, Sapin à feuillage robuste et piquant, à rameaux rigides et serrés, découvert par Boissier, en 1837, il y a 107 ans, dans la Sierra Morrena d'Espagne. Le Pinsapo croît relativement avec lenteur et n'atteint guère que 18 à 20 mètres d'élévation, mais si son mérite est contestable au point de vue forestier, bien qu'il ait l'avantage de prospérer dans des sols pierreux et calcaires où ne viennent pas bien les autres Sapins, en raison de sa tendance à buissonner, nous le croyons appelé à rendre des services en plantations serrées comme clôtures et entourages, et bien supérieur pour cet usage à l'Epicea et même à la Sapinette bleue que l'on a quelquefois soumis à la taille au ciseau pour en former des haies toujours vertes.

« Passant maintenant aux arbres à feuilles caduques, les espèces étrangères nous fourniront encore bien plus de ressources que les Conifères.

« Ne citons que pour mémoire les Platanes d'Orient et d'Occident, qui atteignent de si belles proportions sur nos cours et nos promenades et le long des routes, le *Robinia*, improprement appelé Acacia au lieu de faux Acacia, les Peupliers de Caroline et de Virginie, le Marronnier d'Inde, cet ornement des squares et des jardins, tous arbres trop connus pour que nous insistions sur leurs mérites.

« Sans sortir de l'ancien continent, ni de la région du Caucase, nous aurons à signaler le *Pterocarya Caucasica*, vigoureuse essence qui croît de préférence dans les terrains humides et dont les racines formant dans l'eau une épaisse chevelure, fixent définitivement les berges des rivières. A part cette faculté qui doit le recommander tout particulièrement, le *Pterocarya* donne une ramure abondante et se multiplie de lui-même par ses nombreux rejetons qui forment bientôt un vrai bois autour du pied mère.

« C'est encore cependant à l'Amérique du Nord que nous pourrons demander les espèces les plus nombreuses et les plus méritantes pour la reconstitution rapide de nos forêts. Ses Ormes, ses Tilleuls, ses Erables, les Tulipiers, les *Liquidambar*, les *Nyssa*, sont tous des arbres de la plus haute valeur et qui s'accommodent merveilleusement de notre climat du Centre où ils atteignent promptement de grandes proportions. Mais c'est surtout dans les genres Noyer et Chêne que nous trouverons le plus de ressources. Parmi les premiers, nous citerons les *Carya alba*, *C. porcina*, *C. olivæformis*, *C. amara*, *C. obcordata*, et autres, les *Juglans cinerea*, ou *cathartica* et *J. nigra*, comme propres à former de splendides arbres en bien moins de temps que nos espèces indigènes. Leur bois dur, dense et susceptible de prendre un beau poli, sera précieux pour l'ébénisterie et la construction. Une expérience que nous avons faite récemment, et que nous nous proposons de poursuivre, nous porte à croire que certains Noyers américains, notamment le *Juglans*

nigra, coupés périodiquement, fourniraient un abondant et bon bois de chauffage.

« Bien plus nombreuse encore que celle des Noyers est la tribu des Chênes américains, grands et beaux arbres qui se font distinguer entre tous à l'automne par leur ample feuillage varié de forme et teinté des plus belles couleurs, rouge cramoisi, rouge brun ou jaune d'or. Sans vouloir en énumérer toutes les espèces importées depuis la fin du siècle dernier, nous citerons parmi les plus propres à former de belles futaies ou de productifs taillis, le Chêne blanc *(Quercus alba)*, le Chêne rouge *(Q. rubra)* et ses nombreuses variétés, le Chêne des teinturiers ou Quercitron *(S. tinctoria)*, le Chêne de Catesby *(Q. Catesbei)*, les divers Chênes à feuilles de saule *(Q. Phellos)*, le *Q. cinerea*, etc., le Chêne des marais *(Q. palustris)* et ses diverses formes, le Chêne écciné *(Q. coccinea)*, le Chêne à grandes feuilles *(Q. macrophylla)* dont les feuilles ont parfois 35 centimètres de long. Tous aussi estimables par leur rusticité éprouvée, la qualité et la dureté de leur bois, leur grande vigueur, ils ont l'avantage de croître dans nos pays au moins le double plus vite que nos espèces indigènes.

« Nous pourrions montrer à l'appui, des *Q. alba, rubra* et *palustris* qui, en un demi-siècle, ont atteint 20 à 25 mètres d'élévation et de 2 à 3 mètres de circonférence, c'est-à-dire les proportions ordinaires des Chênes indigènes de cent à cent-cinquante ans d'âge. »

(M. Doumet-Adanson. — L'utilité des arbres et le rôle des essences étrangères dans le reboisement. Conférence faite le 8 décembre 1888 à la Société d'Horticulture de Moulins). Broch. in-8°, 15 p. Moulins, imprimerie E. Auclaire, 1889).

Depuis que ces notes ont été écrites, cinquante années se sont encore écoulées. Quelques hivers rigoureux sont survenus, notamment ceux de 1913-14, 1916-17, 1917-1918, 1928-29, 1939-40, 1940-41. Quelques arbres sont morts de vieillesse ou par accident, d'autres aujourd'hui remplacés ont été renversés par les ouragans. Un grand nombre persistent toujours et seraient en âge d'être exploités, mais le propriétaire désintéressé préfère, et nous l'en louons ! les laisser debout afin qu'ils finissent, comme les arbres de la forêt vierge, de leur belle mort. Un petit nombre seulement — les moins intéressants — ont été coupés pour dégager certaines portions du parc et faire de la place pour les autres.

En 1932, M. Lassimonne qui a dressé un plan du parc sur lequel sont repérés les arbres les plus intéressants a publié un tableau donnant la circonférence à 1 mètre au-dessus du sol et la hauteur des plus remarquables. Il en donne aussi l'accroissement à dix années d'intervalle. Nous reproduisons ci-après le tableau.

DIMENSIONS EN 1922 ET 1933 DE QUELQUES ARBRES LES PLUS REMARQUABLES DU PARC DE BALEINE.

Circonférence à 1 m. au-dessus du sol :

	en 1922	en 1933	haut^r en 1922
Taxodium distichum	4 m. 28	4 m. 53	31 m. 40
Cedrus Libani	3 m. 10	3 m. 27	25 m. 50
Sequoia gigantea,			
à la base	7 m. 70	7 m. 80	32
à 1 m.	4 m. 90	5 m. 22	
Liquidambar stiraciflora	2 m. 53		40 m. 50
Nyssa aquatica	2 m. 05		29
Liriodendron tulipifera	2 m. 28		39 m. 25
Cunninghamia sinensis			22
Pinus excelsa (Pin de l'Himalaya)			au moins 20
Cryptomeria japonica			10 à 15 m.

Les arbres exotiques introduits ont encore un autre avantage sur lequel on a peu attiré l'attention. Généralement ils sont venus chez nous sans leurs parasites aussi ont-ils moins à souffrir que les indigènes des insectes nuisibles et des maladies cryptogamiques. Le Robinier faux-acacia souffre des insectes dans son pays, en Europe il prospère admirablement. Les châtaigniers d'Extrême-Orient résistent à la Maladie de l'encre qui décime le Châtaignier indigène, enfin pour que nos bonnes variétés de Noyers résistent à la maladie du pus et se mettent à fruits très précocement, il faut les greffer sur le *Juglans nigra* d'Amérique. Presque tous les arbres que l'on plante aujourd'hui sur nos places publiques et nos avenues sont des arbres exotiques : les Cedrela, Paulownia, Pterocarya, Robiniers monophylles.

Enfin Baleine peut fournir un enseignement précieux à ceux qui voudront créer de nouveaux parcs ou embellir nos jardins publics. « Combien de personnes, écrivait DODE (qui a créé lui aussi une belle plantation d'arbres exotiques dans l'Allier depuis 1925), savent qu'on peut, au milieu de la France, se créer un parc toujours vert et d'aspect tropical, en ajoutant des végétaux nouveaux ou peu connus à certains déjà répandus ». Il est du plus grand intérêt ajoutait-il en 1937, de tout introduire, de tout cultiver, de tout essayer.

Malheureusement la plupart des possesseurs actuels de parcs, insuffisamment instruits, se contentent pour leurs plantations de quelques essences banales qu'ils achètent en série aux horticulteurs. Combien il serait à tous égards plus intéressant de chercher à créer çà et là à travers la France, de nouvelles collections d'arbres, analogues à celle de Baleine.

Conclusions.

Nous croyons avoir montré dans les pages qui précèdent le grand intérêt des collections végétales rassemblées depuis bientôt un siècle et demi, par les descendants du grand botaniste Adanson dans leur propriété de Baleine. Placées désormais sous la sauvegarde de l'Etat et confiées pour la surveillance scientifique au Muséum national d'Histoire Naturelle qui est sans nul doute l'organisme français le mieux qualifié pour en comprendre tout l'intérêt et pour aider au besoin le propriétaire dans sa conservation, elles sont assurées — nous l'espérons du moins — de la pérennité qui a manqué jusqu'à ce jour à la plupart des arboretums privés.

Qu'il nous soit permis de souhaiter aussi que d'autres propriétaires de beaux parcs d'arbres exotiques (il en existe quelques-uns en diverses régions de la France, imitent le comte H.-M. de Rocquigny-Adanson et en demandent le classement. Les études dendrologiques illustrèrent autrefois un grand nombre de Français éminents : les Jussieu, Duhamel du Monceau, Thouin et René Desfontaines, les Vilmorin, Carrière, Mathieu, Allard, Lavallée, Hickel, Pardé et beaucoup d'autres que je ne puis citer. Espérons que la science dendrologique qui comporte tant d'applications retrouvera bientôt un renouveau dans notre pays et les Arboretums comme celui de Baleine aideront à la guider.

BIBLIOGRAPHIE
relative au parc de Baleine.

Adanson (Mme Aglaé-Catherine). Catalogue des arbres, arbrisseaux, arbustes et plantes vivaces, cultivés en pleine terre à Baleine, près Moulins. Vol. in-12, 128 p., Paris, Audot, 1825.

— La Maison de Campagne, 1re éd., 3 vol. in-12, Paris, Audot, 1822. ; 2e éd., 2 vol., 1825 ; 3e éd., 2 vol., 1825 ; 4e éd., 2 vol., 1836 ; 5e éd., 2 vol., 1845 ; 6e éd., 2 vol., 1852.

Cet ouvrage contient en appendice le Catalogue des arbres cultivés à Baleine et il en a été fait des tirés à part.

Anonyme. Visite au Parc de Baleine. *Bull. Soc. Dendrologique de France*, III (1908), p. 236.

— Excursion à Baleine. *Bull. Soc. Dendrol. France*, VII (1912), p. 199-200.

Berthoumieu (Abbé V.). Le Parc de Baleine. *Bull. Soc. Emul. Bourbonnais*, Moulins, année 1912, p. 286-289.

Chevalier (Aug.). Michel Adanson voyageur, naturaliste et philosophe. Vol. in-12, 1934. Paris, Larose, édit.

Doumet-Adanson (Paul Napoléon). Notes météorologiques sur Baleine. *Rev. scient. Bourbonnais*.

— L'utilité des arbres et le rôle des essences étrangères dans le reboisement (Conférence faite le 8 décembre 1888 à la Société d'Horticulture de Moulins. Broch. in 8°, 15 p. Moulins, Imprimerie E. Auclaire, 1889).

LASSIMONNE (S.-E.). Compte rendu d'une excursion à Baleine. *Rev. Scient. Bourbonnais*, année 1932, p. 80-81.

— Plan du Parc de Baleine. Ms. (Archives du Château de Baleine).

ROCQUIGNY-ADANSON (G. DE). Notes sur le Juglans nigra. *Rev. Scient. Bourbonnais*, année 1900, p. 25-27 ; 1901, p. 14-18 et 251.

— Le Pinus Pinaster et P. excelsa. *Ibid.*, 1902, p. 203.

— Note sur le Sequoia gigantea. *Ibid.*, 1903, p. 81.

— Le Taxodium distichum du Parc de Baleine. *Ibid.*, p. 3-15 et p. 103.

Progrès de l'Allier, n° du 23 mai 1944 (Une commission interministérielle a visité le Parc de Baleine à Villeneuve).

Paris-Centre, quotidien régional de Nevers, n° du 24 mai 1944 (Voyage au Pays de la féerie par J. V. R.).

Bulletin de la Société dendrologique de France (N° 1, 1907, au n° 101, 1937, le dernier paru).